



# ALI CHAHROUR, CHORÉGRAPHE ET DANSEUR, 27 ANS

Vingt-sept printemps. N'était-ce cette barbe noire de quelques jours, il aurait l'air d'en avoir vingt. Les cheveux légèrement gominés, sagement coupés, le regard franc avec un imperceptible strabisme, les traits à peine sortis de la prime jeunesse, la taille fine, la silhouette mince comme un fil, alerte et un peu rêveur quand il cherche ses mots, Ali Chahrour, danseur et chorégraphe n'a rien de flamboyant ou de tragique, tels ses deux premiers spectacles à succès (imprévisible), Fatmeh et Mawt Leila. Spectacles qui sortent du rang, car puisés au cœur même des valeurs du monde arabe et de l'islam. Percutants, respectueux et qui donnent à réfléchir. Avec une intense force visuelle. Le corps ment moins que la parole, dit-on...  
Aujourd'hui, après avoir mangé de la vache enragée et rongé son frein pour monter financièrement ses projets, dont certains étaient carrément sans fonds, voilà que le festival d'Avignon lui ouvre royalement ses portes. Sa Fatmeh, pour parler de la douleur des femmes arabes, sera, avec ses cheveux couleur de nuit et ses grands mouvements de corps insolent, au Clôître des Célestins du 16 au 18 juillet 2016. La mort de Leila jettera ses psalmodies, ses grands cris et ses torrents de larmes dans la même enceinte, du 21 au 23 juillet 2016. Le sentiment religieux, sans voile, dans ses frémissements, ses déchirements, ses incantations, ses envoûtements et ses contorsions corporelles. Et c'est sans l'ombre d'une forfanterie, en toute fierté et modestie, qu'il déclare qu'il vit actuellement de son travail de scène. Né à Hounin au sud du Liban, un des sept villages frontaliers sous occupation israélienne, Ali, orphelin de père, est d'une famille chiite de cinq enfants. Imaginez la consternation face à un farfelu dans la maison : ce garçon manque de sérieux et de tenue ! Tous regardaient avec inquiétude et suspicion ses élans pour la danse et l'art. Pour eux, dans cette région du monde, tout cela ne nourrit pas son homme et ne s'emboîte pas dans le moule très chatouilleux et bourru de la virilité... Mais force est de constater que devant le succès de la première de Fatmeh, dans une salle archicomble et tétanisée comme pour une bataille d'Hernani, les flèches de la balance et du jugement

brusquement changent !

## Dans l'arène

Flash-back pour cerner ce jeune et fulgurant parcours. Avant la danse, il y avait le théâtre. Avec des études académiques à l'UL. Et puis le cursus avec Zoukak. Et il fraye, comme par heureux hasard, avec le milieu de la danse locale. Petit interlude avec Omar Rajeh. Il voyage par la suite, ce mordu du style de Pina Bausch, à Wuppertal bien entendu, mais aussi aux Pays-Bas et en France. Tout en bourlinguant avec des troupes étrangères.

Et brusquement l'étincelle est née d'ailleurs. Une torche dans la tête, une certitude, une lapalissade qui fait tilt dans sa tête comme l'œuf de Christophe Colomb : dans ses spectacles, ne pas imiter l'Occident. Pour ce

garçon du Sud, comme la langue arabe dégingole, la danse aussi. Alors il s'anime et se lance dans l'arène. Pour un combat qu'il veut juste. Et valorisant. Retrouver la sève et les racines de son essence. Surtout ne pas être prisonnier des techniques de danse formatée et importée comme un produit d'emballage. Lui, il cherche la liberté, la libération, la singularité, la couleur de son appartenance, de sa société, de son arabité, de sa libanité, de sa masculinité. Lui, il cherche à changer le regard de

la société qui n'est guère tendre pour un mâle qui danse...  
En attendant Avignon, il répète, certes, mais il pense aussi à ses projets. Il y en a un, notamment, sur les larmes des hommes, c'est-à-dire des êtres humains de sexe masculin. Il se demande s'il est permis de pleurer, en avouant que la seule fois où il l'a fait, c'était à la mort de son père. Cette création, il la réserve pour Portland, aux États-Unis. Elle s'intitule Rijal Ard al-Nar (Les hommes de la Terre de Feu). C'est une interrogation sur les pleurs et surtout la mort. Ali Chahrour dit que la mort est l'expression de la liberté dans le corps...v



## CE QU'EN DIT LA FAMILLE

### CE QU'IL DÉTESTE

**UN ACTEUR / UNE ACTRICE DÉTESTÉE ?**  
Tous ceux et celles qui, par vanité, le font sans que cela soit leur profession. Les miss, les mannequins...

**UN CHANTEUR / UNE CHANTEUSE**  
Je n'aime pas Fayrouz, j'aime Oum Kalsoum.

**UN ÉCRIVAIN DÉTESTÉ ?**  
Gibran Khalil Gibran.

**UN PEINTRE DÉTESTÉ ?**  
Je sais que j'aime bien le Caravage.

**UNE COULEUR DÉTESTÉE ?**  
Le jaune.

**UN PLAT DÉTESTÉ ?**  
Les cornes grecques (lbémié).

**UN TRAIT DE CARACTÈRE DÉTESTÉ ?**  
Le mensonge.

**UNE VILLE DÉTESTÉE ?**  
Amman. Amsterdam.

**UN ANIMAL DÉTESTÉ ?**  
Aucun. J'aime tous les animaux, même le serpent.

**UN ÉMOTICONE DÉTESTÉ ?**  
Tous !

**UN ALCOOL DÉTESTÉ ?**  
Tous.

**UNE TÂCHE MÉNAGÈRE DÉTESTÉE ?**  
Toutes. Je suis très gâté (sourires).

**UN COMPLIMENT DÉTESTÉ ?**  
Je hais qu'on me dise que je suis beau.

**UNE PARTIE DE VOTRE ANATOMIE DÉTESTÉE ?**  
Aucune. Je les aime toutes.

**UN OUTIL TECHNOLOGIQUE DÉTESTÉ ?**  
Le smartphone, qui a détruit l'humanité.

### Ayat Chahrour, LA SŒUR

Ali est mon plus jeune frère, mon ami et mon âme sœur. Avec ces trois mots, je résume son caractère. Ali est le plus aimable de tous et pour tous. Il est l'amour de notre famille et son aide à tous est acquise à n'importe quel moment. Il est simple, il a l'esprit pratique, il est plein de joie et de vie. Toutes ces caractéristiques de Ali me font dire : Ne faites jamais d'un compagnon l'égal d'un frère...

### Haera Slim, L'AMIE D'UNIVERSITÉ

« Pour la première fois, belle ô Beyrouth... » Cette phrase, je m'en souviens à chaque fois que je passe à Hamra, et plus précisément devant le théâtre al-Madina. Je me suis répété cette phrase à deux reprises : la première était à l'ouverture de la pièce Fatmé, et la seconde à celle de Mawt Leila, toutes deux chorégraphiées et dansées, entre autres, par Ali Chahrour. Ce jeune homme illuminera chaque année les théâtres de Beyrouth, et son succès sera planétaire.

### Maya Zbib, L'AMIE, MEMBRE ACTIVE DE ZOUKAK

Quand j'ai vu Ali dans son

projet de fin d'études à l'Université libanaise, il m'a conquise comme danseur : il était évident qu'il avait l'intelligence et le talent de créateur. Et puis, je l'ai vu de plus près, car il a travaillé avec Zoukak, au cœur de notre parcours de quête d'images et de formes d'expression qui puisent dans notre héritage culturel. Le travail de Ali est une investigation rigoureuse et attentive aux nouvelles formes de langage du mouvement. Elles émanent d'un intérêt profond pour ce qui est une acculturation.

### Junaid Sarieddine, L'AMI, MEMBRE ACTIF DE ZOUKAK

Rares sont les artistes au Liban qui jettent un regard et une pensée sur les origines de l'art qu'ils exécutent. Surtout ceux qui croient que cette origine peut être une assise exclusive en soi. Et Ali Chahrour est de ceux-là. Il est avide de repenser et d'exposer ses connaissances, privées et publiques, à travers tout ce qui a trait à ce qui est personnel et familial. Et cela commence par les histoires de ceux qu'il aime et dont il s'est

séparé, suite à la mort. Sa quête à travers la danse contemporaine, il la pose au cœur du rituel, des condoléances, du cérémonial, des séparations.

### Agnes Trolley, LA DIRECTRICE DE LA PROGRAMMATION AU FESTIVAL D'AVIGNON

J'ai découvert le travail de Ali Chahrour à Beyrouth lors d'un séjour organisé avec la compagnie Zoukak pour aller à la découverte d'artistes libanais. Le projet est né de présenter ses deux pièces à Avignon. Faire renaitre des rituels de deuil, comme point de rencontre entre une culture, de grands mythes ou de grandes figures du monde arabe, avec l'approche d'un jeune homme qui porte son regard d'aujourd'hui et sa technique de danseur au service de ces formes. Ce qui est particulier dans ces deux pièces, c'est la poésie qui s'en dégage, qui n'est pas du tout exotique ou lointaine, mais qui touche profondément. Elles ont toute leur place au festival d'Avignon, dans le cadre du Clôître des Célestins, lui aussi lourd d'histoire et de culture.

## CE QU'EN DIT LE MAÎTRE - FATMEH BADRAN

Quand j'ai vu le spectacle Fatmeh de Ali, je suis entrée dans un monde que j'ignorais et que je traitais un peu par-dessus la jambe... J'ai été captivée par les mouvements et leur correspondance avec un quotidien multiple qui fouille dans nos souvenirs et notre histoire. Ali met son doigt sur une blessure et il ne craint pas la douleur, la souffrance, la dureté qui en découlent. C'est comme si mon plus jeune fils avait emmagasiné en son for intérieur les tristesses de toute une société, et qu'il avait décidé que le théâtre et la danse étaient les meilleurs moyens de les exprimer.  
Dans notre maison, il n'y a pas de tradition de danse. Et personne, dans notre environnement modeste, n'aurait pu penser que ce métier pouvait nourrir son homme, surtout dans un pays où rien n'est assuré au citoyen. Ali l'austère a pu nous convaincre, nous affronter et s'affronter lui-même. Il nous a laissés pantois par son affection débordante et la beauté qu'il nous montre. Ali a lié ce qui est sacré et profane, populaire et vedette, spontané et académique. Il a inventé une technique qui nous ressemble. Ses thèmes et l'esthétique de ses spectacles relèvent de l'intimité, d'une manière extrême, à la fois douce et tranchante.

FATMEH BADRAN EST LA MAMAN, LE MAÎTRE ET LA MUSE DE ALI CHAHROUR.

## CE QU'EN DIT LE PROFESSEUR - HANAN KASSAB HASSAN

Si les performances de Ali Chahrour nous étonnent et nous attirent, c'est qu'elles s'adressent à des zones inexplorées de notre perception habituelle. Elles réveillent en nous quelque chose de primitif et d'absolument moderne, et se donnent à nous dans la beauté et la fragilité de l'éphémère. On ne regarde pas les performances de Chahrour : on les vit, on les sent dans le corps, dans le cœur, avant de les percevoir dans la tête. Son travail élégant et beau se distingue aussi par la profondeur de la réflexion. Car Ali Chahrour n'est pas un simple danseur chorégraphe. Il est aussi et surtout un chercheur qui tente une lecture poétique de la danse. Il creuse dans le rituel et le cérémonial pour interroger le sens du corps dans l'espace, l'enchevêtrement du réel et de l'imaginaire, la valeur du geste, la construction sociale et culturelle des corps, et l'histoire individuelle et collective du mouvement. C'est un plaisir pour moi d'accompagner Ali dans la préparation de sa recherche pour le master à l'USJ. Le texte qu'il rédige sur le fond rituel de la danse sera la première tentative de mise en mots de la danse orientale, et la première expérience dans le monde arabe d'élaboration d'une grammaire du geste générateur du mouvement dansé.

HANAN KASSAB HASSAN EST PROFESSEUR À L'IESAV (USJ)



Photo Joe Kesrouani

Dans le cadre de Génération Orient, et en partenariat avec la Société Générale de Banque au Liban (SGBL), L'Orient-Le

Jour va braquer chaque mois tous les projecteurs (papier et web) sur un artiste (âgé de maximum 35 ans), toutes disciplines

confondues (cinéma, musiques, peinture, sculpture, photo, illustration, street art, danse, mode, design, architecture, cuisine, etc.),

et lui faire sa campagne sur les réseaux sociaux (Facebook, Instagram, Twitter, YouTube, Snapchat...) pendant 30 jours,

jusqu'à la date de publication du prochain artiste. Chaque mois de novembre, douze artistes (cette année, juste six, puisque nous

avons commencé en mai) seront en lice pour le prix L'OLJ-SGBL (5000 USD le 1er, 2000 USD le 2e et 1000 USD le 3e). Les lecteurs de

L'OLJ voteront à 50%, et le vote d'un jury (L'OLJ, SGBL et grands noms/experts du monde artistique) comptera pour les 50% restants.